

Fabien Rodhain

Et si j'y croyais ?

L'histoire qui pourrait bien changer votre vie...

Roman



Fabien RODHAIN

Et si j'y croyais ?

Roman

Edilivre – Éditions APARIS



Tous nos livres sont imprimés
dans les règles environnementales les plus strictes

Il est interdit de reproduire intégralement ou partiellement la présente publication sans autorisation du Centre Français d'exploitation du droit de Copie (CFC) – 20, rue des Grands-Augustins – 75006 PARIS – Tél. : 01 44 07 47 70 / Fax : 01 46 34 67 19.



© Edilivre, Éditions APARIS – 2008

ISBN : 978-2-8121-0207-3

Dépôt légal : Octobre 2008

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

*A la vie, qui réserve de belles surprises
à ceux qui croient en elle,
Et à ceux qui croient en elle.*

*Aux êtres passés qui vivent en d'autres au présent,
Et à ceux qui les font vivre.*

*Aux hommes et aux femmes qui savent inspirer,
Et à ceux qui s'en inspirent.*

« La dernière démarche de la raison est de reconnaître qu'il existe une infinité de choses qui la dépassent »

Blaise Pascal

EXTRAIT

I

« *Ce sont les pensées d'un homme qui déterminent sa vie* »

Marc Aurèle

J'entendais vaguement la sirène, comme si elle venait du fond d'un tunnel. Elle se superposait à de nombreuses voix brouillées autour de moi, certainement depuis un certain temps. Je fis un effort surhumain pour ouvrir les yeux et vis, dans le flou, deux visages penchés sur moi. J'étais manifestement couché sur le côté gauche, et aperçus d'énormes blocs de pierre de l'époque romaine.

Une voix masculine dit énergiquement :

– la main dessus ! Prêt ?

– Prêt ! répondit tout aussi franchement une autre voix d'homme.

– Go !

Je sentis la civière décoller du sol, d'un coup net mais maîtrisé, sans brutalité.

J'entrevis d'abord le mur romain puis après un demi-tour, je sentis que nous progressions en montant sur un chemin qui surplombait le jardin de Cybèle où alternaient murs et pierres romains, zones d'herbe et jeux pour jeunes enfants. Ma vue se fixa sur un muret et un ensemble homogène de pierres, sans doute un morceau de la *Via Domitia*...

J'essayais de lutter mais ma vision était de moins en moins nette. Je me laissai agréablement aller au premier souvenir qui me vint, puis à nouveau je perdis connaissance en me laissant bercer par le mouvement.

*

* *

II

« Eh bien, on peut dire que vous m'avez filé une peur bleue », me dit l'homme assis à côté de moi.

– Mais on dirait... une chambre d'hôpital ! Que fais-je ici, et vous... qui êtes-vous ? fis-je mollement.

– Vous sortez de... Attendez... Six heures de « coma léger », comme l'a nommé le médecin qui vous a ausculté.

– Vous n'êtes donc pas médecin ?

– Mon Dieu, non !

– Et savez-vous pourquoi je suis ici ?

– Vous ne vous rappelez donc de rien ?

– Non, précisément.

– Ni le parc, ni votre mallette, ni les voyous qui ont essayé de vous la voler, ni l'intervention de la police municipale ?

– Non, absolument rien.

– Eh bien... Je passais au square au moment où...

– Quel square ?

– Celui des vieilles ruines, au centre de Vienne, près du théâtre antique.

– Vous voulez dire le jardin de Cybèle ?

– Oui, c'est sûrement ça... Toujours est-il que j'y passais, au moment où vous tentiez de reprendre votre mallette volée par 4 ou 5 voyous, je ne sais plus... Vous sembliez sur le point de vous en sortir, quand l'un d'entre eux, le plus âgé je pense, vous a assommé d'un sérieux coup de barre de fer.

– Humm... (passant la main dans mes cheveux). Voici donc l'explication de ma migraine...

– En effet, et vous avez sans doute la tête dure, car je peux vous dire qu'il n'y est pas allé de main morte ! J'ai vu passer des policiers municipaux, je

les ai alertés et à leur vue, les voyous se sont mis à détalier... Malheureusement, ils n'ont pas été rattrapés...

– Et vous, pourquoi m'avoir veillé ici ? Je vous en remercie, mais suis-je censé vous connaître ?

– Non non, rassurez-vous, vous n'êtes pas devenu amnésique, nous ne nous connaissons pas... Je m'appelle André Foruit et j'habite Lyon. J'étais de passage à Vienne pour acheter des billets pour le festival de jazz, vous savez c'est l'année brésilienne et Gilberto Gil va en faire l'ouverture... Vous connaissez Gilberto Gil ?

De nature un peu méfiante, j'avais toujours eu du mal avec les gens trop avenants à mon goût. Cet André Foruit avait l'air plutôt sympathique, mais que faisait-il là ? Et puis moi, j'avais des maux de crâne à m'en faire hurler, et certainement pas envie de parler jazz, capable à lui tout seul de me filer la migraine, d'ailleurs...

Ceci étant, ce Monsieur semblait m'avoir été d'un grand secours, je lui devais bien un minimum de reconnaissance... sans compter qu'il pourrait m'en apprendre plus, en particulier sur cette mallette dont je ne me rappelais pas, et sur ce qui s'était passé. Comment l'éconduire poliment ?

– Monsieur Foruit ?

– Appelez-moi André !

– Si vous voulez... André, je ne voudrais pas vous paraître cavalier mais je suis dans un état très désagréable, j'ai sans doute besoin de me reposer et je voudrais voir le docteur pour savoir précisément où j'en suis physiquement. Mais j'aimerais vous exprimer ma gratitude dans un meilleur contexte... Puis-je vous inviter à dîner un de ces jours ? Voici mes coordonnées.

– Non non, je vous en prie, un acte minimum de civisme et de solidarité ne mérite pas de récompense, je ne l'ai pas fait pour cela et d'ailleurs à ma place, tout le monde en aurait fait de même !

– Je ne suis pas sûr, en tout cas vous l'avez fait... mais vous ne m'avez pas dit... Pourquoi m'avoir veillé ?

– Vous allez me trouver idiot... Les policiers ont appelé le SAMU en vous découvrant à moitié comateux... Les pompiers vous ont posé quelques questions sur votre identité, auxquelles vous étiez incapable de répondre... J'ai pensé au « pianiste », vous savez ce type qui a été retrouvé en Angleterre, un véritable virtuose, apparemment amnésique, dont tout le monde ignore l'identité y compris lui-même, et je me suis dit que je vivais peut-être ce genre d'histoire en direct... et puis vous savez, je suis retraité, je n'avais pas forcément mieux à faire...

– Merci encore Monsieur Foruit, euh... André, j'insiste pour vous inviter, disons de manière... amicale alors, et pas pour vous remercier ! Je vous laisse mes coordonnées sur ce bout de papier, aurez-vous l'amabilité de m'appeler ?

– D'accord, avec grand plaisir. Vous savez, depuis que ma femme est partie (je n'ai toujours pas compris pourquoi, d'ailleurs !), j'apprécie particulièrement les restaurants : elle cuisinait tellement bien, ça me manque... Alors que moi par contre... Enfin les hommes sont souvent ainsi...

– Oui, oui !

J'eus enfin la satisfaction de le voir se lever pour me serrer la main, me souhaiter un prompt rétablissement et sortir de ma chambre. La main sur la poignée de porte, il se retourna pourtant et m'adressa à nouveau la parole :

– J'allais oublier...

« Voilà qu'il la joue *Inspecteur Colombo* », pensai-je.

– Oui ?

– Votre mallette !

– Ma mallette... Quelle mallette ?

– Je vous ai dit, vous vous êtes battu pour votre mallette. Ça vous reviendra certainement très vite... Bref, elle est au commissariat.

– Au commissariat ?

– Oui, les policiers municipaux l'y ont déposée. Ils m'ont dit que vous pourriez la reprendre à votre guise.

– Bien, André, merci encore !

Je poussai un *ouf* de soulagement. J'allais enfin pouvoir me reposer et faire le point... Ce qui en réalité me plongea dans un profond sommeil.

*

* * *

D'une manière aussi floue que peuvent l'être les rêves, il me semble avoir revécu toute la scène.

Je me vois effectivement dans le jardin de Cybèle à Vienne, assis sur un gros bloc de pierre. J'observe des enfants en train de jouer dans la petite plaine de jeux installée sur le côté de ce lieu historique exceptionnel.

Mon regard se porte régulièrement sur une mallette qui semble abandonnée au milieu des ruines. Un groupe d'enfants s'en approche bruyamment, avec l'évidente volonté de préparer un mauvais coup. Ils sont cinq. Celui qui semble

être le meneur ne doit pas dépasser les quatorze ans, mais a l'air bien dégourdi. Les autres ont certainement entre dix et douze ans.

Sous la surveillance de ses acolytes, le meneur se saisit de l'objet et commence à en sortir des documents manuscrits. Il les estime certainement sans importance et les jette avec dédain ; les papiers commencent à se répandre au milieu des ruines. Dans mon rêve, il me semble qu'il y a là des milliers de feuilles...

Je suis un peu triste pour le propriétaire de la mallette, je me dis qu'elle représente peut-être pour lui un trésor... mais en même temps je trouve qu'il n'y a pas de quoi s'apitoyer, c'est bien peu de chose face à tant de difficultés que l'on peut rencontrer dans la vie... Et puis, quelle idée de laisser traîner un objet sans doute important dans cet endroit...

Mais subitement, comme un battement de cœur différent, me submerge l'envie de faire quelque chose qui ait du sens. Aider quelqu'un, me dépasser. Juste quelques instants, me sentir dans la peau d'un héros plutôt que dans celle d'une victime comme trop souvent par le passé... Devenir important pour une personne ! Et puis, y a-t-il vraiment des risques avec une bande de marmots...

D'un élan je me lève, fermement décidé à reprendre cet objet à ses tortionnaires.

*
* * *

Ma frustration fut grande lorsque la scène s'interrompit et que la suite s'évanouit, stoppée violemment par la désagréable sonnerie du téléphone de ma chambre.

Un peu hébété, je décrochai celui-ci pour entendre une voix féminine et sèche me dire :

- Communication pour la chambre 303
- Mais personne ne sait que je suis...

Même pas le temps de finir ma phrase et j'eus mon interlocuteur au bout du fil :

- Re-bonjour, excusez-moi de vous déranger, c'est André !
- André ???
- Oui André Foruit, vous savez !

- Oui oui je sais, (*un peu cynique*) quel bon vent vous amène André ?

- J'ai oublié de vous dire tout à l'heure, une dame est arrivée au milieu du brouhaha avec les policiers, les voyous, les curieux et tout le reste... Elle m'a dit qu'elle était très pressée et qu'elle devait partir, mais elle m'a demandé de vous donner son numéro en vous demandant de la rappeler. « C'est de la plus haute importance », m'a-t-elle dit.

– Ok André merci beaucoup, si vous avez encore oublié quelque chose vous pourriez me l’envoyer par lettre ou par mail, au moins je pourrai peut-être me reposer un peu ! Bonne soirée !

Sur ce, je raccrochai le combiné.

Je fus instantanément assailli d’un sentiment de culpabilité : je m’étais fait agresser par des voyous alors que j’essayais de récupérer une mallette qui manifestement ne m’appartenait pas, j’avais été aidé, peut-être sauvé par cet homme, et je ne trouvais pas mieux que de le traiter comme un indésirable. D’accord il était un peu collant, mais il ne méritait certainement pas cela...

Pris de remords, je décidai de l’appeler dès le lendemain... Sauf que si je lui avais laissé mon numéro, moi je n’avais pas le sien ! Pour faire amende honorable, je n’avais plus qu’à espérer qu’il ne soit pas vexé au point de ne pas me rappeler... Quant à cette femme surgie de nulle part pour une affaire « de la plus haute importance », je n’y accordai pas grand intérêt, il devait y avoir erreur sur la personne...

Je m’avouai cependant que cette ambiance de bravoure et de mystère m’entourait d’un halo fort agréable, nouveau et surtout tellement différent de mes états d’âme du moment, juste quelques heures auparavant...

Je m’endormis sur cette pensée, et me concentrant pour retourner à la suite de mon rêve. Malheureusement, je plongeai cette fois dans une sorte de délire totalement absurde, sans queue ni tête.

*
* * *

Je suis enfant et me vois tel que je l’ai été réellement : maigre, hésitant, volontaire mais me trouvant pourtant si souvent impuissant face aux situations réelles.

Je me promène sur une plage déserte, jolie mais en proie à une violente pluie, sur le point de tourner à l’orage sous un ciel menaçant. Pourtant rien ne me dérange, je n’y suis ni bien ni mal : j’y suis habitué, indifférent. D’une certaine manière, la noirceur qui contraste avec la beauté du site m’attire, même.

Au moment où va éclater l’orage, je trébuche sur le bout d’un objet qui dépasse du sable. Cela ressemble à une anse de carafe, je le déterre et à ma grande stupéfaction, découvre une lampe ancienne qui brille comme un sou neuf. La lampe d’Aladin ! Moi qui n’ai jamais été attiré par ce conte, prends l’objet en main et m’apprête à le frotter avec mon t-shirt mouillé, quand je me dis : « attends, il s’agit de la véritable lampe d’Aladin, un

génie va donc apparaître et tu ferais mieux de réfléchir tout de suite à tes trois vœux, plutôt que d'être pris de court une fois le moment venu ! ».

Sans tarder, encore plus indifférent à la pluie et au risque d'orage, j'échafaude des rêves tous plus délirants les uns que les autres. Etre chanteur professionnel, posséder une maison au bord de la mer avec deux garages : l'un abritant un splendide trois-mâts, l'autre constituant le départ d'un tire-fesses montant jusqu'au sommet d'une superbe piste de ski sur une montagne en chocolat blanc... avoir une Ferrari flambant neuve... réaliser des fantasmes... habiter une maison dont chaque robinet distribuerait son divin breuvage : Côte Rôtie, St Joseph, et même Romaney-Conti pour la fontaine du patio ... Vivre entouré de gens que j'aimerais et qui m'aimeraient, qui iraient et viendraient dans ces lieux magiques.

Je regarde mon corps. C'est bizarre, c'est celui d'un enfant. Pourtant, je suis conscient que mes pensées sont à la fois adultes et enfantines, sans distinction, tabou ni frontière.

J'ai l'impression de passer des heures à peser le pour et le contre, établir un classement. J'essaie de me rappeler précisément du conte : le génie demande-t-il un classement entre les vœux, pour exécuter le meilleur en dernier ? A l'inverse, s'il disparaît après le premier vœu, que deviendront les autres ? Et si c'est un génie humaniste, ne me trouvera-t-il pas trop égoïste de ne penser qu'à moi ?

Je songe à utiliser une vieille blague de potache, en lui annonçant deux premières demandes concrètes puis : « comme troisième vœu, ce que je souhaite c'est pouvoir refaire trois vœux ! » Oui, mais si jamais Aladin n'a pas d'humour, il risque de mal le prendre, non ?

Je ne parviens pas à me décider et, surtout, je ressens l'incapacité de le faire. Cela m'arrive souvent dans ces rêves où je dois me battre pour me défendre, et dans lesquels mon bras ne parvient pourtant pas à décoller du corps, comme privé d'énergie. Il m'arrive la même chose pour la parole : la bouche est ouverte mais aucun son n'en sort, malgré tous les efforts du monde.

Dans un travail intellectuel d'organisation, de tri, de décision, je lutte contre cette impuissance et m'apprête enfin à frotter la lampe, quand surgit derrière moi un enfant qui semble avenant et que je regarde marcher vers moi. Je suis confiant, oubliant l'objet que je serre contre moi. Je considère spontanément l'enfant comme un ami.

Arrivé à moins d'un mètre de moi, il jette un rapide coup d'œil à la lampe, puis à mon visage. Sans dire un mot, il bondit vers la lampe avec la rapidité de l'éclair, et me l'arrache. Puis il disparaît, comme évanoui dans l'air.

Je veux courir, le retrouver, mais où ? Je pars dans un sens, mais mes jambes piétinent. Pire, je les sens s'enfoncer dans le sable. Alors je me calme et regarde autour de moi. Il n'y a rien.

Je suis le plus malheureux du monde : parce que je n'ai plus la lampe, mais aussi et surtout, parce que je n'ai pas su profiter de ce cadeau du ciel, me faisant rouler par un enfant à l'apparence sympathique.

Je pleure, et j'implore le ciel de m'envoyer une idée pour récupérer l'objet magique.

III

Je pus sortir de l'hôpital le lendemain, après quelques formalités et derniers contrôles. Le médecin m'expliqua que j'avais subi un traumatisme crânien assez violent, avec une courte perte de connaissance. Qu'ils m'avaient gardé pour surveillance, et qu'un peu d'aspirine finirait par dissiper mes migraines, déjà devenues supportables. De toute façon, j'avais l'impression que le seul fait de quitter cet hôpital me rendrait la forme...

C'était le milieu de la matinée, et je décidai d'aller boire un café sur une terrasse de l'avenue la plus jolie de la ville.

Je fus d'abord touché par une sensation agréable à la vue de ce lieu à la fois ensoleillé et ombragé, plein de vie. Mais à l'observation des hommes et femmes qui m'entouraient, je me rendis compte que je sombrais à nouveau dans mon errance : je me sentais tellement différent d'eux ! Je mesurais l'écart entre leur vie et la mienne que je trouvais vide de sens, peuplée de mes fantômes.

J'avais le regard fixe droit devant moi, et m'aperçus que mes pensées grises avaient pour toile de fond le commissariat ! Aussi sec, me revint à l'esprit la fameuse mallette, la cause de tout.

Devais-je ou non aller la réclamer ?

– *Comment ça, réclamer ? Elle n'est pas à toi !*

– Oui, mais quelque part je le mérite bien, je me suis fait tabasser pour cette mallette abandonnée !

– *Justement, tu ne trouves pas qu'elle t'a déjà causé assez de soucis ?*

– C'est vrai, mais je sens que quelque chose me lie à cette mallette !

– *Tu ne crois pas que tu te tournes des films ? Ta vie liée à une mallette ? Mon pauvre garçon, on voit bien que tu es désespéré, et que tu t'accroches aux branches !*

– Il faut parfois suivre son intuition...

– *L'intuition du vol ?*

– Du vol, du vol, cette mallette était clairement abandonnée... Et puis, mon objectif depuis le début est de la rendre à son propriétaire, même si j'avoue que maintenant, j'aimerais bien savoir ce qu'elle contient !

Assez de ce dialogue intérieur, j'avais pris ma décision et je récupérerais cette mallette. On verrait bien après.

Premier obstacle : que dire aux policiers ? La vérité ? Je ne risquais pas de la récupérer, dans ce cas... Donc, plutôt option « bonjour, je viens récupérer ma mallette ». Mais ils me demanderaient certainement la description de l'intérieur, et à part le manuscrit sous forme de feuilles volantes, je ne savais absolument pas de quoi elle était composée ! Peut-être même que le nom de son propriétaire était inscrit à l'intérieur et dans ce cas, je risquerais carrément de passer pour un voleur...

Je décidai de tenter le tout pour le tout, et de justifier mes approximations par de l'amnésie partielle. Après tout, les policiers savaient bien que j'avais risqué ma vie pour reprendre la mallette, d'ailleurs d'office tout le monde me l'attribuait, et une petite amnésie était certainement crédible.

Aussitôt dit aussitôt fait, je laissai sur la table le prix de mon café, et me dirigeai vers le commissariat avant de changer d'avis...

Après une petite attente, vint mon tour. Le policier de faction ne m'avait pas l'air spécialement sévère, mais lorsque je regardai son visage je fus subitement tétanisé par le mensonge que je devais formuler. J'avais envie de rebrousser chemin, mais je m'accrochais à ma volonté pour poursuivre : « si tu n'es même pas capable de cela, comment vas-tu t'en sortir dans la vie ? »

Je pris donc une grande inspiration et ma voix la plus posée pour demander : « Bonjour Monsieur, j'ai été agressé hier par des voyous, et je viens récupérer la mallette qu'ils ont essayé de voler ». J'avais mis toute mon application à exprimer une phrase sans le moindre mensonge : je n'avais pas dit que la mallette était à moi...

– Votre nom ?

– Aymeric Le Frennec.

– Où et comment cela s'est-il passé ?

– Au jardin de Cybèle. J'ai perdu connaissance, j'ai été secouru par un homme que je ne connaissais pas et par des policiers municipaux, la mallette a été déposée ici. On m'a fait dire que je pourrais la récupérer dès que je serais rétabli (*je n'avais toujours pas menti !*)

– Bien Monsieur, je dispose en effet d'une déclaration d'intervention réalisée par les policiers municipaux. Merci de la lire, ajouter vos commentaires si nécessaire, la compléter avec vos nom, prénom, adresse et

numéro de téléphone, me présenter vos papiers d'identité et signer là. Les voyous n'ont pas été retrouvés, mais je suppose que vous allez porter plainte contre X ?

Cela se passait étonnamment bien, l'affaire était presque entendue...

J'étais donc en train de réaliser une des plus grosses supercheries de ma vie sans que je ne sache réellement dans quel but, et voilà que je me retrouvais hors-la loi (même si c'était pour la bonne cause, dans mon esprit !). N'étant pas moi-même irréprochable, je me refusai à porter plainte contre ces mineurs, d'autant que s'ils étaient retrouvés (ce qui était peu probable), la responsabilité retomberait certainement sur leurs parents...

Je remplis donc le formulaire, présentai mes papiers d'identité et précisai le plus sérieusement et gravement possible :

– Je n'ai rien à ajouter à cette déclaration et je ne tiens pas à porter plainte contre ces enfants.

– Alors vraiment, ça devient incroyable : les gens portent plainte pour la taille des haies de leur voisin, mais pas quand ils se font casser la tête ! Enfin bon, c'est comme vous voulez...

Un léger frisson parcourut mon échine. J'eus l'impression de m'être mis à dos ce policier, et je réalisai que ma réponse était stratégiquement mauvaise : si j'étais vraiment le propriétaire de cette mallette, pour quelle raison refuserais-je de porter plainte contre des gamins qui m'auraient violenté pour me la voler ? Je le regardai droit dans les yeux, et j'eus l'impression qu'il pensait la même chose que moi. Je sentais mes jambes de plus en plus molles.

– Je vais chercher votre mallette, merci de bien vouloir patienter, Monsieur.

– Je vous en prie.

Quelques minutes plus tard le policier était de retour, le visage plus avenant.

Il enfila des gants blancs, et me dit :

– Contrôles d'usage. Me permettez-vous d'ouvrir votre mallette ?

– Euh... Oui bien sûr, pourquoi ?

– Je dois vérifier que vous en êtes bien le propriétaire. Votre nom y est-il inscrit quelque part ?

Voilà, le vent tournait... Je me dis que ce policier était bien plus rusé qu'il en avait l'air, et j'estimai qu'entre trente et trente-cinq ans, il devait en effet bénéficier d'une bonne dizaine d'années d'expérience des tricheries humaines... Aïe aïe aïe... Je décidai de garder le cap du moindre risque.

– Je ne crois pas.

– Comment ça vous ne croyez pas ??? C'est votre mallette ou non ?

– Oui bien sûr... (*ça y est, cette fois j'avais réellement basculé dans le mensonge...*)... Mais j'ai subi un coma suite à cette agression, et je ne me rappelle plus de certains détails récents... Je sais que j'avais décidé d'y glisser une carte de visite bien visible, au cas où, mais je ne me rappelle plus si je l'ai fait ou non... (*alors là, je me lâchais !*)

– Je vois... Je l'ouvre puisque vous m'en avez donné la permission... Pouvez-vous me décrire son contenu ? (*ouf, il n'y a pas le nom de son propriétaire !*)

– Il y a un manuscrit en feuilles volantes, j'en suis certain car j'y tiens, mais je ne sais plus si des affaires professionnelles s'y trouvent.

– Et de quel genre « d'affaires professionnelles » s'agirait-il ?

– D'un fichier de clients notamment. Je suis ingénieur commercial.

– Je ne vois rien d'autre qu'un manuscrit. Pouvez-vous m'en dire plus à ce sujet ? Le contenu de sa première page ?

– Euh... Les pages se sont envolées lors de mon agression, je suppose qu'elles n'ont pas forcément été rangées dans l'ordre...

– Ah, vous vous rappelez de ce détail mais pas du reste ?

– C'est ce que m'a expliqué le médecin, à l'hôpital. Après une perte de connaissance, certains souvenirs récents disparaissent et d'autres non, il n'y a pas forcément de logique...

– Monsieur, est-ce que vous vous rendez compte que tout ce que vous avez à dire au sujet de cette mallette, est qu'elle contient un manuscrit ? Comme les témoins ont décrit une altercation autour de la mallette sans vous avoir vu auparavant avec celle-ci, rien ne me prouve que l'objet vous appartienne !

– Je m'en rends compte et j'en suis désolé. *Je tentai de simuler l'agacement légitime, en montant la voix* : Mais que voulez-vous que je vous dise ? Je suppose que bien des gens se promènent dans la rue sans avoir étiqueté leurs affaires ! Ce n'est pas forcément intuitif et c'est la première fois de ma vie que ce genre de chose m'arrive !

– Ok ok... Pouvez-vous m'en dire un minimum sur le contenu de votre manuscrit, et me permettre d'en lire quelques mots pour les confronter ? (*cynique*) : je suppose que vous devez en avoir quelques bribes de souvenirs, si vous y tenez autant...

– Oui bien sûr...

Je levai la tête vers le plafond. C'était l'instant de vérité. Que dire ? J'aurais tellement aimé ne pas être là, rentrer dans un trou de souris, ou